

## **M'HAMED YAZID, LE COURAGE ET L'HONNÊTETE**

(par Sadek HADJERES)

Pour ceux qui ont croisé quelques moments de son itinéraire, la disparition de M'hammed Yazid laisse un sentiment à la fois d'amertume et d'encouragement à persévérer dans la voie de la raison et la justice

Quel message nous laisse-t-il ? J'essaie d'en retracer quelques éléments à partir de ce que j'ai connu de son vécu .

Je l'ai rencontré pour la première fois en 1940, au Collège « colonial » de Blida où il avait terminé ses études secondaires alors que j'y débutais. Le mouvement national n'avait pas encore pris son essor massif. Il faisait partie d'une pléiade d'aînés qui nous entraînaient dans quelques actions de protestation contre le racisme mesquin des autorités du collège (dont le directeur particulièrement virulent) envers les élèves musulmans et juifs. Yazid et plusieurs de ses jeunes condisciples de Blida feront plus tard la preuve de leur ferveur patriotique, de leur honnêteté et de leur esprit de sacrifice. Ils s'appelaient entre autres Ali Boumendjel, Saad Dahlab, Abbane Ramdane, Benyoucef Benkhedda.

Les qualités de cœur et d'esprit qu'ils déploieront dans leurs activités militantes et leurs responsabilités nationales doivent probablement quelque chose à deux enseignants exceptionnels auxquels ils voueront estime et affection. Marcel Domerc était un socialiste français revenu de ses illusions assimilationnistes. L'Algérien Mahammed Hadj Sadok était un arabisant de haute culture, de grande ouverture intellectuelle, pédagogue de premier plan et surtout patriote au sens le plus profond du terme, tout en étant politiquement réformiste, ce qui nous valut avec lui plus tard des « accrochages » qui n'ont jamais altéré notre estime réciproque. Il fut à l'origine de la création des deux lycées « franco-musulmans » bilingues, (devenus plus tard Amara Rachid et Hassiba Benbouali) qui se distinguèrent d'emblée par des performances supérieures à celles de leurs équivalents français. L'un et l'autre de ces enseignants, aujourd'hui disparus, m'ont dit il y a quelques années à quel point ceux de leurs élèves qui avaient survécu à la guerre de libération et occupaient de hautes responsabilités, tenaient à leur rendre longuement visite. Hadj Sadok m'a rappelé aussi comment, haut fonctionnaire chargé de l'enseignement au gouvernement général, il était intervenu pour la libération de Yazid arrêté en 1948 à sa descente d'avion avec deux autres de ses compagnons en provenance de Paris. Yazid avait auparavant préféré l'emprisonnement en refusant le chantage des autorités françaises de le libérer contre l'engagement de retourner en France. En une autre occasion, Hadj Sadok avait fait de même pour Mostefai Chawqi, un de ses anciens

élèves à Sétif, lui aussi responsable du MTLD gravement malade, menaçant de démissionner de son poste s'il n'était immédiatement libéré.

M'hammed Yazid, je le retrouvai cinq à six ans plus tard, au début de mes études de médecine, au local exigü du cercle de l'AEMAN (Association des Etudiants Musulmans de l'Afrique du Nord) au boulevard Baudin (aujourd'hui Amirouche). J'y animais des activités culturelles et de débats idéologiques avec Abderrezak Chentouf, alors président de l'AEMAN, Mabrouk Belhocine et Rahal (futur pharmacien, originaire de Nedroma) membres du bureau. Je me souviens de quel encouragement furent pour mes camarades et moi-même, à l'occasion d'une conférence que je présentais, les paroles de Yazid, chaleureuses et favorables à nos initiatives. Notre aîné était venu de Paris, où il animait lui même les activités de l'AEMNA. A l'époque, malgré un engagement majoritaire et discipliné dans le PPA-MTLD, un climat de vifs et libres débats régnait dans notre cercle et notre association. Chacun venait avec le bagage que lui avait donné son itinéraire socio-culturel. Le parti avait enflammé les masses par le mot d'ordre d'indépendance, mais en l'absence de doctrine élaborée, chacun s'efforçait en découvrant les horizons des autres, de contribuer à l'émergence d'une conscience nationale qui dépasse les slogans de propagande et donne à ce mot d'ordre une densité, un contenu unitaire et de projet social digne des espoirs qu'il soulevait. Il fallait une « idéologie » comme le répétait le président Chentouf. Nous le plaisantions pour son défaut de prononciation de ce mot, mais les débats se voulaient sérieux et constructifs.

Je dois dire que Yazid dans son itinéraire futur est resté fidèle à cet esprit d'ouverture, que m'avaient semblé illustrer aussi plus tard quelques mots d'encouragement dans des circonstances similaires, mais à notre Foyer de la place de la Lyre, prononcés par Ahmed Benbella qui n'était pas encore recherché. Il s'avéra malheureusement plus tard que les encouragements de ce dernier s'accompagnaient de conceptions hégémonistes, lorsqu'en 1949 dans la section étudiante du PPA dont j'étais alors le responsable, la porte fut brutalement fermée au débat démocratique, après de rampantes tentatives d'étouffement. Le prétexte en fut la soi-disant revendication « berbériste » mais la vraie raison en était le fonctionnement démocratique et l'esprit critique de notre section, ce qui déplaisait « là haut ». La lumière sur cette sombre période commence à mieux apparaître, avec l'exhumation par les historiens sérieux de la plate-forme des contestataires démocrates « L'Algérie libre vivra », destinée au départ à alimenter un débat réel, étranger et même opposé à toute approche ou exclusive de caractère identitaire. L'accusation reflétait davantage les objectifs manoeuvriers

d'une fraction de cette direction et du colonialiste « L'Echo d'Alger » que la réalité et les vrais sentiments d'une base militante arabophone et berbérophone, assoiffée de clarifications politiques, lassée des équivoques démagogiques et au sein de laquelle dominait un malaise qui enflera les années suivantes jusqu'à la grave crise de 1953-54. Dans son témoignage aux deux journées d'études du HCA il y a deux ans, Yazid indique : *« Avec le recul, on a compris que la direction du mouvement national était plus dérangée par les revendications des modernistes et des progressistes dans le parti que par la revendication amazighe.. . Le centralisme révolutionnaire était appelé démocratique, mais au juste il n'était rien de cela. Pour régler les différents problèmes qui remettaient en cause la gestion de la direction, il était plus facile d'accuser des militants de berbéristes et de ce fait, diviseurs de la nation ».*

Durant cette crise où tout n'était pas aussi clair qu'aujourd'hui, je n'ai pas eu de contact direct avec Yazid qui était en France comme responsable étudiant puis fut nommé à la tête de la Fédération de France du MTLD pour, dit-il *« résorber la crise et en faire un thème de débat et non pas un thème de crise ».* La phrase rend compte davantage de la façon dont Yazid a compris sa tâche, pour réparer les dégâts, plutôt que de la nature des directives reçues, telles qu'elles ressortent de la correspondance de Radjef Belkacem. Ce document rend compte de l'exécution de ces directives après l'organisation minutieusement planifiée durant des semaines de commandos de choc préparés pour avoir le dernier mot dans ce « débat », contre les locaux et la direction démocratiquement élue de la Fédération de France.

Je pense que Yazid a affronté cet épisode pénible et troublant en respectant la discipline d'appareil tout en ne sombrant pas dans le climat de chasse aux sorcières instauré par la bureaucratie de la rue Marengo. Il a tenté, en y parvenant partiellement, de sauver ce qui pouvait encore l'être en maintenant le contact et le débat constructif sur la nation algérienne avec les milieux étudiants et intellectuels (tels que Mostefa Lacheraf ou Malek Benhabyles qui avaient soutenu la contestation démocratique), en un mot les milieux qui estimaient qu'il était important pour le mouvement national de s'appuyer sur la réflexion et le débat. Tous ceux à propos de qui Radjef Belkacem lui même déplorait le climat étouffant et malveillant anti-intellectuel qu'ils subissaient.

Efforts louables, qui sur la durée resteront malheureusement insuffisants. Pendant des décennies et jusqu'à l'été 2003 à Alger, Oran et ailleurs, le demi-siècle écoulé n'a rien apporté de neuf dans les structures mentales liées à la façon de mener les luttes inévitables de pouvoir. La maladie des complots qualifiés par dérision de « scientifiques » va perdurer en s'aggravant notamment à travers la guerre de libération qui installera, à défaut de règles civilisées, des

normes de permutations circulaires tragiques, où tour à tour pour le malheur du pays, les acteurs subiront le bâton avec lequel ils avaient eux mêmes frappé. Abdallah Filali, l'un de ceux qui avait inauguré ce cycle en 1949 contre les « berbéristes » tombera comme MNA victime des affrontements avec le FLN en France durant la guerre. La plus grande victime sera l'enlisement du mouvement national et des espoirs de notre peuple dans ce genre de conflits. Comment cela ne pouvait-il pas marquer douloureusement des patriotes aspirant à la liberté d'esprit et croyant à l'efficacité des vrais débats comme Yazid ?

La contribution de Yazid à la guerre de libération est bien connue. Elle s'inscrit dans l'apport considérable des étudiants et intellectuels à ce moment crucial de la libération nationale, non seulement à travers les tâches collectives communes mais aussi dans les domaines irremplaçables et spécifiques de l'élaboration politique, des affaires juridiques, de la diplomatie, du journalisme, de la culture, des relations publiques etc. Ces activités firent connaître au monde entier un visage de la révolution algérienne anticolonialiste et des aspirations démocratiques qui lui ont valu un large soutien international. Il n'a pas malheureusement tenu aux hommes et femmes de la culture et du savoir que leur contribution parvienne à s'exprimer aussi sur le terrain concret des orientations internes, que ce soit durant la guerre ou après l'indépendance. On sait le sort qu'ont connu les orientations contenues dans les Chartes, proclamations et autres, pour lesquelles l'empressement des « décideurs » à faire appel aux « connaisseurs » pour les élaborer et les cautionner n'a eu d'égal que leur empressement dans les faits à les violer ou les ignorer. Ainsi au moment de la Charte de Tripoli (printemps 1962), Yazid avec d'autres n'ont pas souhaité inscrire le « principe » du parti unique dans cette charte, qui effectivement a laissé ce point en suspens. On connaît la suite. Il en sera de même de nombreux signaux d'alarme que lanceront ces esprits avertis et honnêtes à ceux qui ne voulurent pas voir plus loin que leurs ambitions de pouvoir et leurs convoitises économiques.

M'hammed Yazid aurait eu bien des raisons de se décourager. Durant ma deuxième période de vie clandestine (après l'indépendance et le 19 juin 65) le regretté Ahmed Mahmoudi, ex-responsable du PCA et pharmacien à Blida, me raconta comment dans sa longue traversée du désert, Yazid venait des heures entières échapper à sa solitude et converser avec un interlocuteur sérieux et compréhensif. En vérité, l'une des manifestations du drame algérien est la marginalisation de la pensée et du savoir qui ne demandent qu'à s'exprimer avec force, ou pire encore leur persécution. Le sort des centaines de cadres économiques d'El Hadjar il y a quelques années en est une manifestation à peine caricaturale. Elle est confirmée en grand,

après tant d'autres signes, par le spectacle actuel du gâchis de générations entières d'écoliers, de lycéens, d'étudiants et d'enseignants contraints à des grèves prolongées épuisantes pour arracher des conditions décentes d'enseignement. Je pense que l'engagement sur le terrain et les sorties vigoureuses du regretté M'hammed Yazid sur la scène médiatique exprimaient sa révolte devant cet état de fait et la conscience que le rôle des intellectuels de progrès, toutes obédiences idéologiques confondues, était fragilisé par la faiblesse des convergences entre eux et les autres couches et catégories au plus profond de la société. C'est malheureusement notre maladie algérienne que ces bipolarisations multiples et faux clivages fondés sur des critères d'appartenance contraires aux intérêts réels des uns et des autres.

De mes rares rencontres que j'ai eues avec lui ces dernières années autour de thèmes géopolitiques, j'ai retenu qu'il était aussi douloureusement affecté par un autre constat encore plus grave de fragilisation, celui de l'Algérie et des autres pays de la région dans la nouvelle donne d'une mondialisation impitoyable envers les peuples désunis et rongés par leurs problèmes internes. Pour qui a connu la grande vague de décolonisation du milieu du vingtième siècle, la Tricontinentale et les espoirs d'un « Nouvel Ordre Economique Mondial », un tel reflux pouvait inciter à baisser les bras. Ce à quoi ne manquent pas d'inciter les milieux qui peuvent trouver conforme à leurs intérêts étroits de s'aligner sur le plus fort du moment, espérant qu'il aura la générosité de leur laisser les miettes. Pour Yazid, l'analyste épris de rigueur et le patriote proche de son peuple, c'était une raison de plus de découvrir et faire fructifier les nouvelles convergences aussi bien internes qu'internationales qui permettraient à la nation et à la société algérienne de franchir avec les autres peuples du monde un cap qui s'annonce toujours plus menaçant.

Celui qui avait vu en 1955 se lever le soleil de Bandoeng s'en est allé, tourmenté par les espoirs déçus de son peuple, par la recolonisation de Baghdad, la domestication des Etats du monde arabe et la désagrégation en cours de leurs sociétés. Il est parti ulcéré par l'aveuglement de ceux qui, malgré les désastres en série, ont continué à préférer l'arbitraire antidémocratique et antisocial aux solutions dictées par l'intérêt national et la dignité des citoyens.

Son principal mérite d'homme politique et d'intellectuel, c'est selon moi une volonté de rigueur et d'intégrité qu'on aimerait voir prédominer dans la vie publique. Son engagement dans les cadres partisan et institutionnel n'ont pas empêché ses efforts pour préserver en lui et chez les autres un espace aussi grand que possible d'indépendance d'esprit, une capacité à

prendre assez de distance pour apprécier l'événement immédiat et se prémunir des implications malsaines des querelles de clans et de prérogatives. Il estimait que l'effort de réflexion, la référence et l'exigence de fidélité aux principes démocratiques fondateurs du mouvement national étaient une des garanties de sauvegarde de l'Algérie, une protection contre les dérives fatales. Lui et d'autres qui ont plaidé en ce sens n'ont pas été écoutés, on en connaît les résultats.

On aurait souhaité que sa voix continue à s'élever en faveur du bon sens et du prestige international de l'Algérie. Mais la vie est ainsi faite. Reste aux jeunes à s'inspirer de la générosité qui l'a guidé jusque dans les derniers moments de sa vie, quand il leur a dédié la « Maison des libertés », non agréée par un pouvoir habitué à gouverner par la fermeture.

Les nouvelles générations ont-elles d'autre choix, dans des conditions plus lourdes mais enrichies par l'expérience, que de refuser la fatalité, comme l'avaient fait Yazid et ses compagnons au début des années 1940 ? C'est au moins honorer leur mémoire que d'y penser.